

# ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE SAVOIE

Séance académique du 15 avril 2015

## *Éloge de Lionello Sozzi*

*par le professeur Jean Balsamo, membre titulaire non résident*

Monsieur le Président,  
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,  
Mesdames et Messieurs.

On doit à un humaniste savoyard du XVI<sup>e</sup> siècle, Claude Guichard, un juriste, historiographe au service du duc, le premier grand ouvrage en français consacré aux coutumes funéraires anciennes et modernes. Guichard y retrace les origines du discours funèbre. Celui-ci avait été inventé par les Grecs pour honorer les seuls morts au combat ; Les Romains l'élargirent en un meilleur usage, destiné à célébrer tous les citoyens « gens de bien et d'honneur en considération des vertueux déportements de toute leur vie, non pas pour un seul acte »<sup>1</sup>. Selon Guichard, cette évolution correspondait au passage de la brutalité antique à la véritable civilisation, dont le degré de perfection s'estime aux soins rendus aux défunts et aux paroles qui savent les accompagner. Plus tard, dans l'Europe moderne, des institutions publiques ou privées ont assumé ce rôle oratoire. Ce furent les académies, des lieux de sociabilité voués à la diffusion du savoir, dans lesquels se cultivaient les lettres, les sciences et les arts, qui assumaient désormais la parole de l'hommage rendu aux défunts, dans des genres codifiés dont elles perpétuaient la tradition. Aujourd'hui, ce rituel serait-il désuet, comme l'expression d'une irréductible vanité de groupe ? Je crois au contraire qu'il s'agit d'une des dernières formes de civilité publique et désintéressée, qu'il est nécessaire de maintenir dans une société vivant dans l'instant, devenue amnésique en dépit de ses prétentions à cultiver la mémoire, et dans laquelle le sens véritable du temps et des personnes semble faire défaut.

Lionello Sozzi était membre de l'Académie des sciences de Turin depuis 1981, membre correspondant de l'Académie *dei Lincei* à Rome, membre titulaire de l'Académie de Savoie. Il fut reçu dans notre compagnie en 1999. Son discours, publié l'année suivante dans les *Mémoires*, traita du séjour de Jean-Jacques Rousseau à Turin. Lionello Sozzi reconnaissait

---

<sup>1</sup> Claude Guichard, *Funeraires et diverses manières d'ensevelir*, Lyon, J. de Tournes, 1581, p. 265.

avoir un faible pour l'écrivain genevois : ce n'était pas, disait-il, pour la complaisance narcissique de l'écrivain ni pour sa pensée politique, porteuse, selon lui, de toutes les menaces de l'esprit totalitaire, mais pour la critique vigoureuse qu'il adressa au matérialisme étriqué de son siècle, pour sa capacité *poétique* à dépasser le réel, « de voir au-delà des choses du monde, l'univers infini des valeurs et des principes [...] le charme du pays des chimères »<sup>2</sup>. Ce fut Louis Terreaux qui prononça la « Réponse » à ce discours. Il y rappelait l'ancienne tradition liant l'Académie de Savoie au Piémont et à Turin en particulier, il retraçait la carrière du Professeur Sozzi, il évoquait les mérites précis qui justifiaient sa réception: son action marquée par la générosité et le désintéressement dans l'établissement de liens durables entre l'Université de Chambéry et une « université puissante qui, apparemment, n'avait rien à retirer [...] d'échanges avec la Savoie »<sup>3</sup>. Lionello Sozzi était le successeur du Professeur Franco Simone à Turin ; il pouvait légitimement lui succéder à l'Académie de Savoie, où une mort prématurée avait empêché celui-ci de siéger.

Conscient d'être le dépositaire d'une longue tradition académique et universitaire, Lionello Sozzi entretenait une vaste correspondance avec ses collègues d'Italie et d'Europe. Homme de respect et de belles manières, élégant en toute circonstance, aussi disponible pour ses étudiants qu'attentif à ses pairs, il sut lui-même, à de nombreuses occasions, rendre hommage aux institutions, aux maîtres, aux collègues disparus. C'est à lui, au représentant d'un monde universitaire dont nous contemplons le lent effacement, qu'il nous revient aujourd'hui de rendre un ultime hommage.

Avec le Professeur Sozzi, enlevé à l'affection de ses proches le 25 septembre dernier après une longue et douloureuse maladie, disparaît un grand lettré, une grande et belle figure des études littéraires françaises en Italie et un membre de notre compagnie. Cette disparition nous touche doublement. Lionello Sozzi en effet était lié par une longue et étroite amitié à Louis Terreaux, notre ancien président. C'est à lui qu'aurait incombé de prononcer cet éloge. Le chagrin que lui causa cette disparition et la fatigue de son grand âge ne lui permirent pas d'accomplir ce pieux devoir. Il me fit l'honneur de m'en confier la tâche, en raison de mes propres liens avec le Professeur Sozzi. C'est ici-même, en effet, dans cette même salle, sous ces mêmes portraits, il y a plus de trente ans, en 1982, qu'il me présenta à lui, à l'occasion du colloque *Culture et pouvoir dans les États de Savoie du XVI<sup>e</sup> siècle à la Révolution* qu'ils organisaient ensemble et dont ils publièrent les actes. À cette fin, Louis Terreaux mit à ma disposition quelques documents, la copie du dossier biographique et bibliographique qu'il avait établi jadis pour la réception du Professeur Sozzi à l'Académie, ainsi que quelques lettres de son ami. L'une d'entre elle, datée du mois de février 1990, adressée au Secrétaire perpétuel de l'Académie était destinée à accompagner un volume de mélanges sur le thème du rapport entre culture et pouvoir en France du XVIII<sup>e</sup> siècle à Julien Benda, que le savant turinois offrait à l'Académie par l'entremise de Louis Terreaux. Une autre, datée du 13 février 2014, invitait Louis Terreaux à donner un recueil de ses propres articles pour un volume à paraître dans une nouvelle collection que Lionello Sozzi avait fondée ; cette lettre annonçait également, avec pudeur, la douloureuse nouvelle de la maladie dont il venait de se savoir atteint.

Louis Terreaux lui-même nous a quittés le 15 mars dernier. Je ne voudrais certes pas anticiper ici l'hommage solennel qui lui sera rendu par l'Académie de Savoie au mois de juin

---

<sup>2</sup> Lionello Sozzi, «Jean-Jacques Rousseau à Turin», *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 8<sup>e</sup> série, I, 2000, p. 81-101.

<sup>3</sup> Louis Terreaux, «Réponse», *Ibid.*, p. 103-114.

prochain, sous la présidence de M. Viout. D'autres parleront d'une voix plus autorisée. Mais il ne me sera pas possible d'évoquer Lionello Sozzi sans évoquer Louis Terreaux, en raison de leur longue et profonde amitié, mais aussi pour leur activité savante et universitaire au sein d'une institution qu'ils avaient fondée à Chambéry et qu'ils ont animée ensemble.

Né en 1930 à Lecce dans les Pouilles, dans une famille de professeurs et d'érudits, Lionello Sozzi fit ses études à l'École normale supérieure de Pise, où il passa sa *laurea*. Après un long séjour en France (1953-1961), durant lequel il enseigna en qualité de lecteur à Lyon puis aux universités de Caen et de Grenoble, il entra dans la carrière universitaire en Italie : assistant (1962) puis chargé d'enseignement (1965-1970) à Turin et à l'université Bocconi de Milan, nommé professeur ordinaire de langue et littérature françaises, il exerça à l'Institut universitaire de Bergame (1970-1974), avant de succéder à Franco Simone à la Faculté des lettres et philosophie de l'université de Turin, et d'occuper la chaire prestigieuse, illustrée au début du siècle par Ferdinando Neri. Entre-temps, en 1965, Lionello Sozzi avait été reçu docteur de l'université de Paris, en soutenant une thèse sous la direction de Verdun L. Saulnier. L'université de Savoie lui décerna le titre et le grade de docteur *honoris causa* en 1979.

Lionello Sozzi était président du centre d'études Natalino Sapegno (Morgex-Aoste), qui se consacre à la formation post-doctorale des jeunes chercheurs et aux échanges littéraires en Europe. Il organisa avec Luigia Secchi Rotondi Tarugi les célèbres rencontres internationales annuelles de Chianciano et Montepulciano, qui ont longtemps réuni les principaux spécialistes de l'humanisme et de la Renaissance. Enfin, il contribua avec Louis Terreaux et Franco Simone à l'établissement de relations universitaires durables entre les universités de Savoie et de Turin. Dans ce contexte, le Professeur Sozzi et le Doyen Terreaux développèrent une double activité, pédagogique et scientifique. D'un côté, ils mirent en place un *cursus* commun permettant à quelques étudiants choisis de Chambéry et de Turin d'obtenir un diplôme binational du niveau de l'ancienne licence et de la *laurea*, après un séjour d'une année d'étude dans l'université d'accueil. De l'autre, ils favorisèrent une activité de recherche, centrée autour des échanges historiques et culturels entre la France et l'Italie, dans la perspective d'une relation privilégiée passant par les anciens États de Savoie.

Ces travaux savants trouvèrent à se déployer au sein d'une institution créée à cet effet, le Centre d'études franco-italien (CEFI), qui bénéficia de la reconnaissance du Centre national de la recherche scientifique. Ils prirent forme à l'occasion de plusieurs colloques internationaux qui, dans ces années de renouvellement des savoirs et des méthodes, contribuèrent à codifier une forme particulière de valorisation de la recherche. Le colloque déjà cité, *Culture et pouvoir dans les États de Savoie* (1982), avait été précédé en 1974 par le colloque *Culture et pouvoir au temps de l'humanisme et de la Renaissance* ; il fut suivi en 1988 par le colloque *L'Aube de la Renaissance*, à l'organisation duquel se joignit le Professeur Dario Cecchetti, un collègue turinois lui-même très impliqué dans les activités du CEFI. Ces travaux suscitérent de nombreuses publications. Sous la co-direction de Lionello Sozzi et de Louis Terreaux, puis de Pierre Blanc qui succéda à ce dernier, le CEFI fut le maître d'ouvrage de plusieurs collections : la « Bibliothèque Franco Simone », dont l'éditeur Slatkine à Genève, puis Honoré Champion à Paris assurèrent la diffusion, la revue *Franco-Italica*, dirigée par Daniella Dalla Valle et Dario Cecchetti, les *Cahiers de Civilisation Alpine*, dirigés par Emanuele Kanceff. Ces publications jouèrent un rôle central durant, un quart de siècle, dans le domaine des études littéraires françaises et italiennes, des relations savantes franco-italiennes, de l'histoire des États de Savoie.

Se souciant assez peu des questions administratives, Lionello Sozzi n'établit pas sa renommée universitaire sur son influence dans les commissions ou les couloirs, son pouvoir dans l'attribution des postes ou sur l'écho d'une voix publique. Aux journaux et à la politique, il préféra toujours les revues et les seuls débats savants. Il offrit ainsi aux *Studi francesi*, la prestigieuse revue d'études littéraires françaises fondée par Franco Simone, une collaboration déterminante, ne trouvant pas indigne d'un illustre *accademico* de rédiger d'innombrables comptes rendus, notes de lectures ou mises au point critiques sur ce qui se publiait dans son domaine. Sa carrière, toute linéaire, fut vouée à l'enseignement et à la recherche. Parfait représentant de la méthode historique de l'école turinoise, centrée autour de questions génériques en relation à des auteurs, sans jamais céder aux facilités de l'approche biographique à laquelle se réduit trop souvent l'histoire littéraire, il laissa une œuvre considérable portant sur les lettres françaises, en particulier celles de ses deux époques de prédilection, qu'il ne cessa d'étudier conjointement avec une curiosité toujours renouvelée, sans pour autant négliger d'autres domaines ou d'autres perspectives : d'un côté, les Lumières et la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier Rousseau, le cercle de Coppet, Mme de Staël, Mme de Charrière ; de l'autre, la Renaissance, de Boccace à Montaigne. Sa thèse, consacrée aux contes de Bonaventure des Périers, fut publiée en 1965 ; elle fut suivie par de nombreuses études sur le genre narratif, allant de la réception française des auteurs italiens, le Pogge ou Boccace, à Rabelais, dont il dirigea la traduction italienne, publiée en 2012, et à laquelle il donna une introduction d'une impeccable précision.

Lionello Sozzi sut élargir l'histoire littéraire érudite en des perspectives et des synthèses culturelles plus vastes. Dès 1970, il publiait un article fondateur sur la notion de « *dignitas hominis* », dont il allait faire une de ses clefs de lecture de la littérature de la Renaissance, mais également la formule d'une éthique personnelle qu'il mit en œuvre dans ses relations à autrui. Dans une note manuscrite destinée à préparer sa « Réponse », reprise d'une lettre qu'il avait adressée à son ami, Louis Terreaux notait à propos de cette question :

Portée humaine considérable de ce fameux thème de la *Dignitas* qui aura absorbé tant de moments précieux de la réflexion philosophique et littéraire, de l'Antiquité à Sartre et Camus. Ce thème aboutit à des analyses d'une telle hauteur que l'on devra toujours y recourir quand on voudra connaître le point d'aboutissement de cet idéalisme qui t'a si bien guidé dans ta jeunesse.

En 2004, il fit paraître un bel ouvrage sur la conception du temps présent dans la tradition occidentale ; en 2011, il réunit ses études sur l'espace intérieur, offrant une admirable analyse, parmi d'autres, de « l'arrière-boutique » de Montaigne et ses références antiques et chrétiennes. Il donna également un infléchissement radical aux études menées depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle sur la question de l'italianisme en France, en formulant celle-ci en termes symboliques et idéologiques décisifs, par l'analyse des filiations entre les textes et de la relation d'émulation qui opposa les lettrés français aux grands auteurs italiens qu'ils imitaient tout en les critiquant. Ses principales études dans ce champ de recherches, publiées séparément dans différents revues et actes de colloques, ont été réunies en 2002 sous le titre *Rome n'est plus dans Rome. La polémique anti-italienne et autres essais sur la Renaissance* (Paris, Champion).

Les belles-lettres accompagnèrent toute la vie de Lionello Sozzi. Elles constituèrent la matière de son enseignement, à Turin, à Chambéry, dans les colloques et les séminaires qu'il anima en France et en Italie. Elles ne cessèrent de l'accompagner plus tard, dans sa retraite, jouant un rôle plus urgent encore dans ses dernières années. Dans une lettre datée du mois

de décembre 2009 adressée à Louis Terreaux, il rappelait quelle joie elles seules donnaient à ses « tristes journées ». Il remerciait son ami d'avoir mentionné dans une missive précédente un texte qui semble avoir été pour eux un véritable symbole partagé, comme cette tessère d'amitié des anciens Grecs ; il en tirait un « bel éloge des études littéraires » :

*Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solacium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

Le passage qu'il citait était tiré du *Pro Archia* (VII, 16) de Cicéron, un texte qui lui était cher depuis le lycée, et qui conservait pour lui toute sa portée et ses encouragements, comme il a constitué une référence et une justification pour toute la tradition lettrée occidentale : les lettres nourrissent la jeunesse, elles charment la vieillesse, elles donnent un éclat à la prospérité, elles offrent un refuge et une consolation dans le malheur, elles sont un plaisir, toujours, en tout temps, en tout lieu.

En Lionello Sozzi, proche en cela des grands critiques de la tradition genevoise qu'il admirait, le savant aux vastes connaissances, maîtrisant la critique la plus récente, savait s'effacer derrière le lecteur pour revenir sans cesse aux grands textes et aux œuvres majeures. Il était, pour ceux qui le lisaient ou mieux encore, qui avaient le privilège de l'écouter, un commentateur raffiné, attentif aux allusions, aux plus fins réseaux d'intertextualité et aux nuances de l'expression. De son élocution soignée, dans un des français les plus élégants que l'on pût entendre « au-delà des monts », il savait mieux que personne guider son auditoire dans « l'espace intérieur » des grands écrivains, pour lui donner à comprendre les mystères de la création et tout ce que l'expérience littéraire comporte d'irréductible à toute approche non poétique.

De ce point de vue, un texte assume une portée emblématique. Il s'agit de la belle étude portant sur la figure d'Icare dans la poésie française du XVI<sup>e</sup> siècle, qu'il dédia à Louis Terreaux dans le volume des *Mélanges* qui lui furent consacrés<sup>4</sup>, et pour laquelle son ami se revancha deux années plus tard, en lui dédiant un savant commentaire du troisième livre du poème *La Savoye* de Jacques Peletier du Mans. Dans cette étude, où il convoquait les plus grands poètes, d'Ovide à Baudelaire, Lionello Sozzi éclaira un texte du poète Jean Bertaut dont Louis Terreaux avait aussi procuré l'édition du *Recueil de quelques vers amoureux* (1970) :

Ainsi, du plumage qu'il eut  
Icare pervertit l'usage :  
Il le receut pour son salut,  
Et s'en servit à son dommage.

En mettant en œuvre une immense culture lettrée, qui lui permettait de confronter les textes de l'antiquité grecque et romaine à la modernité européenne, il déployait sur la longue durée tout le réseau de significations et d'échos par lequel une œuvre littéraire fondée sur un mythe et la variation de celui-ci peut prendre sens, sans se réduire au ressassement de lieux communs. Dans les vers trop sages de l'évêque de Sées confluent ainsi deux traditions antinomiques. La première, depuis Ovide et ses interprètes chrétiens, fait

---

<sup>4</sup> L. Sozzi, « 'Coeli cupidine tractus'. Note sul mito di Icaro nella poesia del Rinascimento », in *Mélanges de poésie et d'histoire littéraire du XVI<sup>e</sup> siècle offerts à Louis Terreaux*, Paris, H. Champion Editeur, 1994.

d'Icare l'exemple de l'outrecuidance et de la témérité complices d'une cupidité coupable contre toute raison. Cette tradition fut souvent mise au service de subtils développements illustrant les formes les plus raffinées du lyrisme amoureux. La seconde tradition peut aussi se prévaloir de ses origines antiques, néo-platonicienne : Icare est considéré comme un héros de l'aspiration vers l'au-delà et d'un élan, porteur d'un désir ailé qui le pousse vers le sublime et l'infini, dont l'amour, une sainte fureur, est le moteur, au risque de la chute. Les poètes italiens et français de la Renaissance, dans un contexte de contraintes spirituelles et morales, surent jouer de cette contradiction fondatrice de la figure d'Icare, son vain désir et son élan sublime, pour dire la contradiction même de l'homme de culture, légitimement insatisfait de limites qui lui sont imposées, tenté de se frayer un chemin nouveau tout en étant conscient de son échec nécessaire : un rejet du monde réel et de ses bassesses par un élan héroïque, qui seul orne l'humanité infirme de noblesse et de dignité, la grandeur des songes vains, la nostalgie de ce qui eût été possible et meilleur. Cette contradiction donne sens à la vie ou plutôt à l'échec de toute vie, même de celles qui semblent témoigner d'une réussite apparente dans l'ordre matériel et mondain. Telle est sans doute la leçon *morale* autant que littéraire que nous a laissée notre défunt confère.